

LE FILM ÉVÉNEMENT

ORGANS DISTRIBUTION PRÉSENTE



tiff. toronto
international
film festival

ERIC CLAPTON

LIFE IN 12 BARS

UN FILM DE LILI FINI ZANUCK





ORSANS DISTRIBUTION PRÉSENTE

ERIC CLAPTON LIFE IN 12 BARS

UN FILM DE LILI FINI ZANUCK

ROYAUME-UNI | 2017 | 2H14

AU CINÉMA LE 23 JANVIER 2019

DISTRIBUTION

ORSANS DISTRIBUTION

5 rue du chevalier de St George

75008 PARIS

01 40 20 13 60

lucie@orsansdistribution.com

PRESSE

DARK STAR

Jean-François Gaye

assisté par Ambre Vanneau

239 rue Saint Martin - 75003 PARIS

01 42 24 15 35 - jfg@darkstarpresse.fr

SYNOPSIS

Eric Clapton est pour des millions de gens une légende vivante du Blues et du Rock. Véritable icône, il a traversé les décennies, connaissant gloire et successions d'épreuves. Malgré sa pudeur, il nous livre pour la première fois l'ensemble de sa vie y compris ses drames les plus intimes. Mêlant archives personnelles, performances rares et témoignages inédits (**B.B. King, George Harrison, Pattie Boyd, Bob Dylan, Steve Winwood...**), ce documentaire retrace la destinée emblématique de celui que l'on appelle «GOD»...

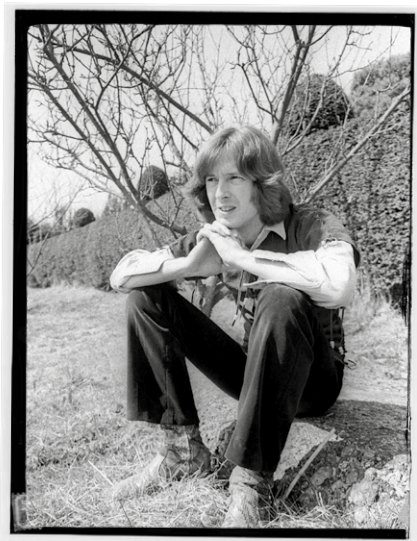
BIOGRAPHIE

LILI FINI ZANUCK

Née le 2 avril 1957, **Lili Fini Zanuck** est une réalisatrice et productrice américaine. Sa carrière décolle le jour où elle reçoit l'**Oscar du meilleur film** en 1990 pour la production de la comédie dramatique ***Miss Daisy et son chauffeur***. Ainsi, elle devient la seconde femme de l'histoire du cinéma à avoir l'honneur de cette récompense.

Par la suite, elle produit plusieurs films de fiction, notamment ***Le Règne du feu*** en 2002 réalisé par **Rob Bowman**, avec en tête d'affiche l'acteur **Christian Bale** et **Matthew McConaughey**.

En 1991, elle réalise son premier long-métrage : ***Rush***. Le film utilise la musique d'**Eric Clapton**. Dans la logique des choses, aujourd'hui, **Lili Fini Zanuck** réalise ***Eric Clapton : A life in 12 Bars***, documentaire sur l'une des plus grandes légendes vivantes du Blues et du Rock.



EASTMAN SAFETY-KODAK



NOTE DE RÉALISATION

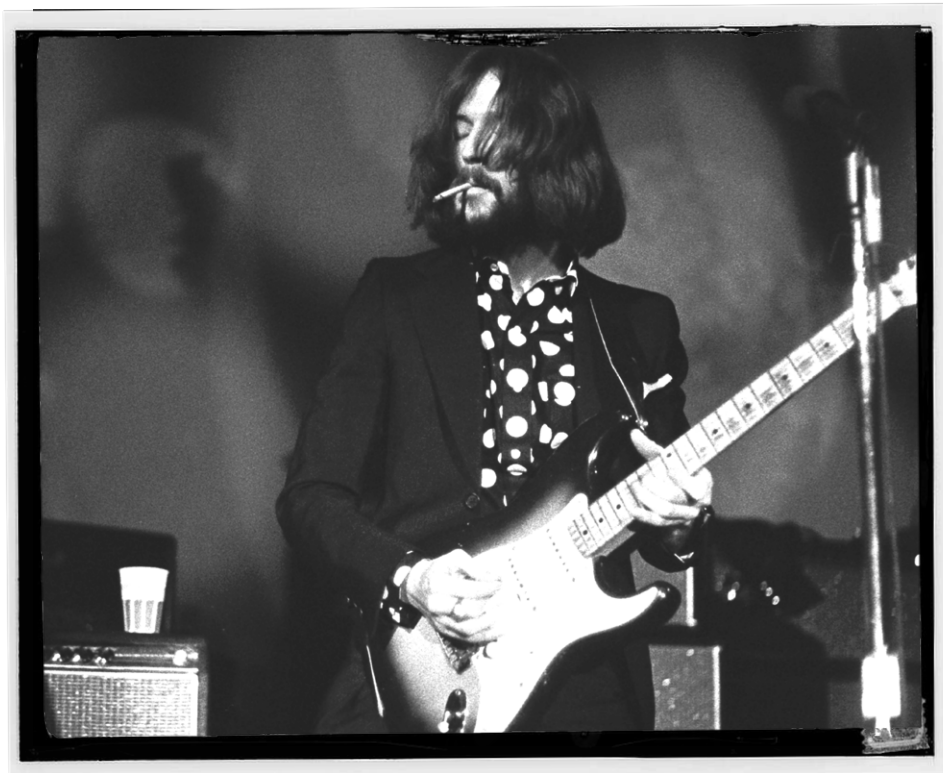
LILI FINI ZANUCK

Je déjeunais avec Eric, il y a environ 2 ans, lorsqu'il m'a dit qu'il accepterait qu'on lui consacre un documentaire – une demande à laquelle il était régulièrement confronté – uniquement si c'était moi qui le réalisais. Je le connaissais depuis 25 ans et j'avais, certes, de l'expérience en réalisation et en production à la fois au cinéma et à la télévision, mais je ne m'étais jamais attaquée à un documentaire. J'ai tout de suite accepté sa proposition, tout en étant consciente que j'aurai besoin d'être épaulée par un excellent producteur et une équipe à la hauteur.

Je me suis renseignée et John Battsek, de Passion Pictures, m'a paru être le meilleur partenaire pour m'accompagner. Si j'avais su qu'il s'intéresserait immédiatement au projet, je n'aurais pas autant cherché à le convaincre ! Il s'est lancé dans l'aventure avec enthousiasme. Nous avons ensuite été ravis de pouvoir compter sur Chris King, dont nous admirions tous deux le travail de monteur.

Les étapes de fabrication d'un documentaire sont complètement différentes de celles d'une fiction. On ne structure pas la narration avec un scénario, on organise le récit de façon plus organique, à partir d'entretiens et d'archives. Du coup, le monteur est un véritable collaborateur, qui travaille en tandem avec le réalisateur, et j'ai vraiment apprécié de travailler avec Chris. C'est en se concentrant sur les archives qu'il a trouvé l'histoire, que je complétais par mes entretiens avec Eric. Le scénario s'est écrit au fil du processus, ce qui fait qu'il y avait des moments où on ne savait pas où le documentaire allait nous mener. J'ai été habituée à exercer une plus grande part de contrôle quand je réalise, alors je dois avouer que cet aspect-là était nouveau pour moi.

Les longues heures d'entretiens que j'ai enregistrées avec Eric se sont révélées extraordinaires. Même si nous étions amis depuis 25 ans, j'ai choisi de ne pas partir du principe que je le « connaissais ». Je crois que ça a très bien fonctionné pour lui comme pour moi. Comme nous sommes à l'aise l'un avec l'autre et que nous nous faisons confiance, nous nous sommes retrouvés à évoquer des choses dont nous n'avions jamais parlées, des choses qu'Eric avait oubliées ou



auxquelles il n'avait pas forcément réfléchi. Je crois que ça a été un processus particulièrement cathartique pour lui. C'est un homme très réservé, mais c'est aussi quelqu'un qui est extrêmement sensible à la notion de vérité. Il n'a pas hésité à exposer ses états d'âme, ce qui apporte une merveilleuse sincérité au film. Cette expérience m'a fait aimer Eric encore plus.

La force de ces entretiens, c'est que quoi qu'aient pu penser les spectateurs d'Eric Clapton, ou ce qu'en disaient les journaux, ce n'est rien face à ce que révèle le documentaire. Sans détours, poignant, choquant, il réserve des surprises. Le public fera véritablement connaissance avec cet interprète virtuose qui est l'un des plus grands guitaristes de tous les temps. Mais c'est aussi un homme fascinant qui a vécu une vie extraordinaire. J'espère que la réunion de ces différentes facettes rendra le film accessible au plus grand nombre, qu'il résonnera pour chaque spectateur, les fans, ceux qui découvriront sa musique et ceux qui aiment les belles histoires.

BIOGRAPHIE

JOHN BATTSEK

John Battsek est un producteur de documentaire britannique au sein du studio **Passion Pictures**.

One Day in September, réalisé par **Kevin MacDonald** (***Whitney, Marley, Le Dernier roi d'Écosse***), et consacré à la prise d'otages des JO de Munich en 1972, remporte l'**Oscar du Meilleur Documentaire** en 2000.

John Battsek obtient un **deuxième Oscar** en 2013 avec ***Sugar Man***.

Plus récemment, il produit ***Listen to me Marlon***, sur la vie de **Marlon Brando**, nommé aux **BAFTA**, et deux documentaires avec **Netflix** ***Winter on Fire*** sur le soulèvement en Ukraine, sélectionné au **Festival de Venise** et nommé aux **Oscars** en 2015, et ***Five Came Back (Cinq hommes et une guerre)***. Ce documentaire en 3 parties nous fait (re)découvrir les films d'actualité tournés pendant la Seconde Guerre Mondiale par cinq réalisateurs américains, notamment **John Ford**, **John Huston** et **Franck Capra**. Ces images d'archives sont commentées par des cinéastes contemporains comme **Guillermo del Toro**, **Steven Spielberg** ou **Paul Greengrass**.

NOTE DE PRODUCTION

JOHN BATTSEK

Pour tout avouer, je ne connaissais pas très bien Eric Clapton quand j'ai entamé la production de ce film. Évidemment, je connaissais certains morceaux : '461 Oceans Boulevard' parce que mon frère aîné l'écoutait beaucoup quand j'étais enfant, et que tout ce qu'écoutait mon frère me paraissait incroyable à l'époque, et 'Layla', parce que personne au monde n'a pu passer à côté de cette chanson. Puis, bien sûr, j'avais entendu parler de l'album ***Unplugged*** et notamment de 'Tears in Heaven' sur la perte tragique de son fils.

Quand Lili Fini Zanuck m'a contacté pour produire un documentaire sur Eric Clapton, ce qui m'a plu, c'était l'opportunité de travailler avec une productrice et une réalisatrice aussi accomplie. Lili était, par ailleurs, déterminée à faire appel au monteur Chris King (*Amy, Senna, Faites le Mur* sur l'artiste Banksy). Chris étant à nos yeux la personne idéale pour ce type de documentaire, lorsqu'il a rejoint le projet, j'étais vraiment excité par le potentiel artistique de l'équipe que nous avions réunie. À bien des égards, c'est seulement maintenant, avec plus de recul, que je me rends compte de l'extraordinaire opportunité que m'a offert Lili. J'avais conscience que le parcours d'Eric était exceptionnel. Mais je mesure à présent à quel point sa vie fait écho aux difficultés que chacun peut rencontrer au cours de son existence. Lorsqu'on entend parler des problèmes auxquels se heurtent les célébrités, on a souvent tendance à les juger, à les considérer comme des enfants gâtés vivant en dehors du monde réel. Je considère qu'Eric a vécu chaque instant de sa vie en prise avec le monde réel. Que ce soit lié à son enfance traumatique, à son long combat avec la drogue et l'alcool, à ses tourments amoureux, à l'inqualifiable perte de son fils Connor ou encore à son talent prodigieux, il est en mesure de toucher un grand nombre de sensibilités et de spectateurs. Comme nous l'avons découvert en cours de production, sa lucidité et sa grande intransigeance vis-à-vis de lui-même sont non seulement inhabituelles, mais apportent aussi une densité émotionnelle au documentaire. La façon dont il évoque les différentes étapes de sa vie est particulièrement touchante. Il fait entrer le public dans son intimité, celle de quelqu'un qui tente d'assumer son héritage, ses errements passés, pour mieux trouver une forme de sérénité.

Et la musique... Mon Dieu la musique. J'ai beau avoir fait des films sur et avec les Rolling Stones, les frères Gallagher (Oasis), Blur et beaucoup d'autres, jamais je n'ai rencontré un musicien qui, par la grâce d'un seul instrument, ait réussi à transmettre ses émotions les plus intimes comme Eric a réussi à le faire avec sa guitare. Son talent est tout simplement époustoufflant : la douleur, l'angoisse, la joie et l'amour qui émanent de chacune de ses chansons sont bouleversants. Par ailleurs, son admiration et son respect pour les racines du blues et pour les musiciens qui pratiquent le blues sont aussi profonds que son amour et son amitié pour des légendes comme Jimi Hendrix, George Harrison et B.B. King.

Enfin, nous avons retrouvé des heures d'archives vidéo et audio inédites qui nous ont permis de faire entrer les spectateurs de plain-pied dans l'univers

d'Eric Clapton. Ils seront emmenés au cœur des événements, des passions d'Eric, de la lumière aux ténèbres grâce à des archives personnelles sans concessions, comme on en a rarement vues.

Mais la puissance du film repose sur le fait qu'Eric est en vie, qu'il n'a pas abandonné, qu'il ne s'est pas suicidé. Eric est un survivant qui s'est relevé de ses échecs amoureux, de ses frustrations professionnelles, des hauts et des bas de dizaines d'années passées dans l'industrie musicale, et de l'expérience la plus tragique qu'il est possible d'imaginer pour un parent... Malgré tout ça, il s'est non seulement fait une place unique dans l'histoire de la musique en accumulant un nombre incalculable de récompenses, mais il a continué à vivre, s'est marié et a fondé une famille. Pour moi, c'est un film rédempteur. C'est la somme d'une existence, un trajet, avec ses sorties de route, une histoire de survie inspirante qui, je crois, touchera profondément les spectateurs.



ERIC CLAPTON

EN QUELQUES DATES

“**CLAPTON IS GOD**”. Avec ces mots tagués dans les rues de Londres, Eric Clapton est devenu l’ultime « **guitar hero** ». Il est sans aucun doute l’une des figures les plus iconiques de la musique, le seul à être entré **trois fois** au **Rock and Roll Hall of Fame**, à avoir reçu **18 Grammy Awards**, et à être reconnu comme **un des plus grands interprètes de tous les temps**.

30 Mars 1945 Naissance à Ripley (Derbyshire)

1954 - 1962 Eric apprend que sa mère n’est pas sa mère mais sa grand-mère. Il apprend la guitare et se passionne pour le Blues.

Octobre 1963 Eric intègre les **Yardbirds** et crée son style personnel en intégrant de manière singulière les influences de B.B. King, Buddy Guy, etc.

Juillet 1966 Création de **Cream** avec Ginger Baker et Jack Bruce

1969 - 1970 Eric Clapton joue en solo et intervient sur plusieurs albums d’amis comme les **Beatles**. Il rencontre Pattie Boyd alors femme de Georges Harrison et tombe fou amoureux d’elle.

Nov. 1970 Eric compose *Layla and Other Assorted Love Songs* avec le groupe **Derek & The Dominos**

27 Mars 1979 Mariage avec Pattie Boyd

1988 Eric crée le centre de désintoxication Crossroads Centre à Antigua

20 Mars 1991 Mort de son fils Connor

24 Fev. 1993 Eric remporte 6 Grammy Awards dont meilleur chanteur solo, meilleur album pour *Unplugged* et meilleure chanson ‘Tears in Heaven’

2000 Eric est intronisé au Rock and Roll Hall of Fame pour la 3ème fois, comme artiste solo.

2018 Sélection du film de Lili Fini Zanuck, **ERIC CLAPTON, LIFE IN 12 BARS** au Festival de Toronto.

ENTRETIEN ERIC CLAPTON & LILI FINI ZANUCK

Eric, votre vie a été épique. Comment avez-vous ressenti le fait de la voir résumée dans un film ?

EC : C'était très difficile à regarder par moments, mais dans l'ensemble c'était intéressant de suivre ce déroulé. Quand nous avons commencé, je ne savais pas comment le film allait se déployer, j'ai cru qu'ils allaient se concentrer sur une seule période et quand ils m'ont appris que l'ambition était de couvrir l'intégralité de mon parcours... Je me suis dit : « Je ne sais pas comment ils vont faire tenir ça en moins de six heures ». C'était assez impressionnant de tout (re)voir. Il y a beaucoup de choses dont je ne me souvenais pas. Mais la dernière partie est ma préférée parce que, pour la première fois de ma vie, j'ai enfin le sourire.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de proposer ce projet à Lili ?

EC : Je savais qu'il y avait suffisamment de matière pour faire un film. J'avais des amis qui avaient conservé beaucoup d'archives. Ça faisait un moment que l'idée flottait dans l'air. Mais on ne l'avait pas concrétisée. Ce qui est sûr, c'est que je ne voulais pas qu'un film sorte après ma mort. Je n'avais pas particulièrement envie de le voir, mais je voulais avoir la certitude qu'il serait bon. Et je me suis dit qu'il y avait une personne que je connaissais, une personne avec qui j'avais travaillé et en qui j'avais confiance pour réaliser ce projet, c'était Lili.

LFZ : Comme nous étions amis depuis si longtemps, j'ai eu un peu peur que l'on pense que je puisse être complaisante ou que je n'aborde pas certaines choses à la demande d'Eric. Mais ça ne s'est pas du tout passé comme ça grâce à la confiance que nous avons l'un envers l'autre, et grâce au fait qu'il m'ait donné cette responsabilité et qu'il ne soit jamais revenu dessus. En revanche, lorsque, pour les besoins de la bande-son, nous avons dû chercher d'autres sources musicales que les seuls morceaux d'Eric, et que nous savions que les compositions orchestrales traditionnelles ne fonctionneraient pas, c'est lui qui nous a orienté vers Gustavo Santaolalla. Et Gustavo a fait un travail fantastique. (NDLR : Gustavo Santaolalla est un compositeur argentin. Il signe notamment la musique des films

de Alejandro González Iñárritu. Il gagne l'Oscar de la Meilleure Musique Originale pour *Le Secret de Brokeback Mountain* en 2006 et *Babel* en 2007).

Dans les années 70, nous ne pensions pas à ce que nous laisserions à nos enfants. Je suis curieux de ce moment dans votre vie où vous êtes désireux de la revisiter et de transmettre un héritage.

EC : Je n'ai pas bu depuis très longtemps et pendant les dix premières années de cette période, ma façon de penser n'a pas beaucoup changée, c'était un processus lent. Après avoir eu mes enfants, ma fille et mon fils, j'ai commencé à réaliser – et c'est très clair dans le film – avec une sorte de désespoir que je devais affronter mes responsabilités (de père, de rock star) et qu'il était nécessaire que je fasse quelque chose. Ma volonté de transmettre se caractérise avant tout par un engagement pour la musique. J'ai toujours eu à cœur de rendre hommage aux gens qui en sont à l'origine, de me positionner en tant que passeur. Ça a été un principe fondateur. Puis, voir mes enfants grandir a commencé à avoir un impact sur moi et j'ai essayé d'être un peu plus exemplaire pour eux. Je suis, par nature, un solitaire. Et aujourd'hui encore, tenir compte des conséquences de mon comportement sur les autres représente une difficulté pour moi. Mais, vous voyez, je progresse.

Qu'espérez-vous avec ce film ?

EC : Toucher le plus de monde possible, qu'il soit vu à l'international. On revient à la question précédente, notre but avec ce film est véritablement de porter un message. Pour moi, l'important était de montrer qu'à travers tout ce chaos, j'ai quand même réussi à devenir quelqu'un qui se comporte plutôt bien, avec un sens des responsabilités. Que tout ce qui s'est passé m'a finalement permis d'en arriver là.

Vous avez flirté à plusieurs reprises avec l'idée de prendre votre retraite, d'arrêter de vous produire en public. Y pensez-vous toujours, ou est-ce que vous vous voyez comme ces vieux Bluesmen qui jouent tant qu'ils tiennent encore debout ?

EC : Oui, c'est plutôt ça. « Je fais encore quatre shows, et j'arrête ». Je dis ça depuis que j'ai dix-sept ans. (Rires) Il y a un moment dans le film où je raconte qu'à dix-sept ans je suis allé voir mon vieil ami Ben Palmer, et qu'il avait déjà dû me convaincre de continuer. Une des choses dont j'ai pris conscience cette année, c'est que même si j'arrêtais de jouer complètement, je pourrais toujours vivre rien qu'en écoutant de la musique. Écouter de la musique, c'est suffisant

pour moi. Quand je travaille, que je joue sur scène ou que j'enregistre en studio, la seule chose qui est compliquée pour moi c'est que je n'écoute plus de musique. C'est déroutant de reléguer toute cette musique dans un coin et de me concentrer uniquement sur ma propre musique. Du coup, je loupe beaucoup de choses. Je suis en permanence en train d'essayer de rattraper ce que j'ai raté et je m'interroge « Est-ce que je suis encore dans le coup ? Est-ce que je suis dépassé ? Est-ce que ça a de l'importance ? Est-ce que ça a vraiment de l'importance que je continue à jouer ou pas ? » J'aime écouter de la musique et j'adore jouer de la musique, que ce soit sur scène ou n'importe où. La seule vraie question, c'est « Où est le prochain concert ? ».



Vous avez été suivi par des caméras et des journalistes pendant un demi-siècle. Est-ce que vous avez vu quelque chose dans le documentaire, peut-être quelque chose que vous auriez oublié, qui vous a fait penser : « Mais comment est-ce que j'ai pu dire un truc pareil » ?

EC : Tout ! Vous rigolez, tout ! Jusqu'à ce que j'arrête de boire, tout ce que je disais était du grand n'importe quoi. J'en ai parlé avec Lili, et je sais qu'elle ne sera pas d'accord, mais je trouve que j'ai l'air prétentieux, que je suis « pompeux ». Quand je suis interviewé, j'ai cette expression de défiance dans le regard, l'air de dire « Ne me posez pas ces questions, je sais tout ». C'est très difficile à regarder pour moi, bien sûr. Je ne sais pas si c'est l'arrogance de la jeunesse, qui croit tout savoir, mais c'est seulement maintenant que je vieillis que je me rends compte que je ne sais rien. Alors, me voir traverser tout ça, oui c'était compliqué.

LFZ : C'était mon premier documentaire. C'était intimidant, même en étant accompagnée par mon monteur Chris King. Eric Clapton n'a pas vécu à une période où les gens sortaient leur téléphone et prenaient un selfie avec quelqu'un... Et il n'est pas du genre à faire du scrapbooking. À sa connaissance, il ne possédait pas de photographie. Mais heureusement, comme il vit à Hurtwood depuis très longtemps, il lui restait des cartons dans le grenier. On a aussi redécouvert des images abandonnées dans une maison dans le Devon auxquelles il n'avait sans doute pas repensé. Ça devient un travail de détective, on dépend de choses qu'on se rappelle avoir entendues. Certaines situations grâce auxquelles nous avons pu récupérer les images sont surprenantes. Les vidéos familiales avec la mère d'Eric ont été transmises par un membre de la famille qui, malgré les années, les avaient gardées. Nous avons eu beaucoup de chance. Notamment avec l'interview radio de Duane Allman. Quand nous avons commencé, il n'y avait pas de traces de Duane Allman parlant de l'album *Derek and the Dominos*.

Quels sont les guitaristes qui vous ont bouleversé, tout au long de votre existence, et qui continuent à vous subjuguier ?

EC : La liste est longue ! Jimmie Vaughan, Gary Clark, des collègues toujours en vie. Robert Cray est tout en haut de la liste. Robert Johnson et Freddie King, B.B. King, Albert King, Steve Cropper... La liste est longue, il y a beaucoup de très bons guitaristes méconnus, d'excellents guitaristes. J'écoute quelques grands musiciens de jazz ; j'écoute aussi Kurt Rosenwinkel, il est incroyable. Il y en a tant, j'en aime tellement, vraiment ! Je les aime tous, certains un peu plus que d'autres.

Parmi toutes les chansons que vous avez composées, y-en-a-t-il une que vous rejouez encore et encore ?

EC : Celle que j'ai écrite pour ma femme, *Believe in Life* sur un album qui s'appelle *Reptile*. Chaque fois que nous partons sur la route, je m'y mets encore et encore, mais je ne sais pas encore la jouer suffisamment bien pour l'interpréter sur scène. Je continue d'essayer.



LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice Lili Fini Zanuck

Montage Chris King A.C.E.
Paul Monaghan

Musique originale Gustavo Santaolalla

Producteur délégué Vinnie Malhotra

Coproducteur George Chignell

Produit et écrit par Scooter Weintraub & Larry Yelen

Une production The Zanuck Company
Passion Pictures Production

Produit par Lili Fini Zanuck
John Battsek p.g.a.